

LE ROMAN ALGERIEN EN SITUATION DE PLURIGLOSSIE

Yasmine Abbes-Kara

ENS des Lettres et Sciences Humaines , Alger.Algérie.

Dans cet article, nous nous proposons de montrer les diverses manifestations de la pluriglossie dans le roman algérien d'expression française. Nous nous intéresserons au discours sur la langue pour montrer les conflits sous-jacents (diglossie interne et externe) et voir comment s'effectue le renversement du même et de l'autre¹.

Partant de l'idée que la littérature est une pratique langagière qui s'investit d'un contenu social, qu'elle est également dialogique du fait qu'il n'y a pas de message tout à fait transmis par l'un et l'autre mais une interaction verbale, nous allons nous intéresser au fonctionnement du discours sur la langue et de sa mise en scène pour montrer comment s'y jouent à la fois la dialectique du même et de l'autre et le renversement des pôles du conflit et ce, en nous appuyant sur l'approche praxématique que Robert Lafont définit ainsi :

"La praxématique est une méthode sociolinguistique de langues. Elle est devenue une linguistique de la parole dynamique (parlée), elle part de l'idée que tout discours révèle une partie réglée socialement (ce qu'il n'est pas défendu de dire) et une partie libre c'est-à-dire rejouée par l'inconscient (ce que l'on voudrait dire malgré des interdictions plus ou moins intériorisées)"².

C'est au travers de ces "multiples traces" du procès d'énonciation analysables au niveau micro-structural et macro-structural que nous allons montrer comment chaque locuteur assume cette situation d'interculturalité inégalitaire de diglossie et se pose dans son énoncé comme tel, ce qui recouvre trois ordres de phénomènes linguistiques :

- la relation de l'énonciateur à son propre énoncé ;
- la relation de l'énonciateur au contexte extralinguistique ;

- la relation entre énonciateur et destinataire.

1. La diglossie : problème de définition.

Comme le concept de diglossie ne peut être utilisé entièrement tel qu'il est défini par Fergusson, nous allons faire une mise au point théorique afin de préciser l'aspect que nous retiendrons pour les besoins de l'analyse.

La diglossie du grec ancien "diglottos", signifiant "bilingue", est un concept sociolinguistique développé par Fergusson en 1959 pour décrire une situation linguistique dans laquelle deux variétés d'une même langue de statut socialement différents, la "high" et la "low", sont parlées. Chacune d'elles est utilisée de façon systématique dans des domaines complémentaires ; par exemple, pour les pays arabes, la langue classique est "haute" car c'est la langue du Coran, de la littérature, de l'administration et de l'école, tandis que l'arabe dialectal est la langue "basse" utilisée dans les domaines familiaux.

Le terme de diglossie a été étendu par Fishman en 1967 à l'usage complémentaire et institutionnalisé de deux langues distinctes dans une société donnée ; par exemple, en France, la langue high est le français, la langue basse en Alsace, l'alsacien, et en Flandre, le flamand. Le même concept a été redéfini par Gumperz en 1971 et appliqué aux sociétés multilingues dans le sens où celles-ci peuvent utiliser différemment plusieurs codes (langues, dialectes) dans des domaines et des fonctions complémentaires.

Il semble donc que le concept de diglossie ne concerne pas seulement la partition bipolaire fonctionnelle définie par Fergusson; il peut recouvrir une réalité conflictuelle tout autre, généralisée à toutes les manifestations de la parole mais aussi à tous les éléments de la culture. La diglossie est alors caractérisée par une attitude de minoration, à la fois linguistique et culturelle, formulée en un discours sur la langue et sur la communauté. William Mackey³ s'interroge sur l'existence d'un équivalent ethnique/culturel de la diglossie quand coexistent dans une même société deux systèmes culturels dont l'un est considéré comme culture dominante et l'autre comme sous culture dominée. Yaille Troïké, cité par Mackey (1982), a proposé le concept de "di-nomie" pour désigner ce type de situation ; quant à nous, nous

utiliserons le terme de diglossie tel que Robert Lafont et Paul Siblot le conçoivent dans une approche praxématique⁴.

II. ANALYSE

Afin de mieux cerner notre problématique, nous allons nous appuyer sur l'œuvre de M. Mammeri, qui est à notre sens représentative de la littérature algérienne des années cinquante.

Dans l'espace littéraire mammérien, plusieurs langues (arabe, français, kabyle) et cultures se déploient concurremment et dessinent leurs aires sociales. Leurs positions respectives, rivales et complémentaires se déterminent réciproquement et la dialectique du même et de l'autre régit les représentations des langues et des identités collectives. Cette dialectique est à lire au niveau discursif mais aussi dans les non dits du texte, ce qui laisse apparaître un contexte pluriglossique.

Nous y trouvons une diglossie interne qui oppose le berbère à l'arabe et une diglossie externe qui oppose le français aux langues autochtones. De même nous y reconnaissons l'idéologie diglossique dans les images que les locuteurs se forment des langues.

II.1 La diglossie externe: langues autochtones (berbère-arabe) versus français.

La situation linguistique dans le cadre colonial peut être qualifiée de diglossique du fait même qu'une langue pénètre le terrain référentiel d'une autre. L'aspect subversif du texte mammérien s'inscrit au plan linguistique dans l'usage du berbère ou de l'arabe dans une écriture en caractères latins et dans un constant mixage avec une écriture française.

En effet, la tentative d'inscrire "l'algérianité" dans le texte se manifeste par des emprunts, des xénismes ou des calques transcrits et intégrés à la syntaxe française, ce que Robert Lafont désigne comme des "marqueurs d'identité symboliques". Le surgissement de ce lexique produit du sens, il est vécu pulsionnellement et pose dans le corps du texte l'existence d'une praxis socioculturelle qui ne peut être reproduite en français comme c'est le cas des anthroponymes qui jouent le rôle d'une "caisse de résonance connotative" et fonctionnent comme des signes d'authenticité. Cependant, l'écart est fonction du degré d'assimilation de ce

vieillards remarquèrent que pour ses adieux Mohand employait le berbère recherché qu'il gardait d'habitude pour les grands jours... Les jeunes ne comprenaient pas très bien, vaguement, ils sentaient que, parce que les événements étaient graves, Mohand cherchait à mettre les mots à la hauteur des choses."⁹

Le narrateur précise encore que, "dans les assemblées d'antan s'entendaient les plus belles paraboles, les paroles les plus humaines. On y avait soin des mots parce qu'on avait le respect des hommes. Maintenant Ameur ou Tayeb pouvaient sans honte et devant tous écorcher le berbère, comme sans doute ils écorchaient les cœurs... ou les corps avec la même imprudence.". Ainsi l'altérité auparavant combattue est progressivement intériorisée, retravaillée de l'intérieur. En un lieu linguistique conflictuel, la reconquête de la parole, d'un dire, signifie l'existence même de cette langue et de la communauté qui la parle.

Le conflit diglossique se manifeste aussi dans le discours des antagonistes. Quiconque est dans un rapport hiérarchique supérieur essaie d'imposer sa langue, il y a toute une vision ethnocentriste où s'exprime avec complaisance la supériorité de l'autre : la scène entre le père et le komisar, dans *Le sommeil du juste*, p. 22, illustre bien ce rapport conflictuel de langues:

- "Le chef demande ce que tu parles.
- Le kabyle.
- L'administrateur te demande si tu ne pouvais pas parler français comme tout le monde.
- Dis-lui, si ce n'est pas l'offenser, que le kabyle est la langue de mes pères."

"Parler français comme tout le monde" implique qu'on ne doit pas parler autre chose que la langue dominante et implique nécessairement une relation inégalitaire entre les langues.

II.2 La diglossie interne.

Face à cette diglossie externe, une situation diglossique interne apparaît en filigrane. Dans ses romans et ses essais, Mammeri fait allusion aux langues et aux cultures autochtones qui font la diversité du peuple algérien. Le souci de la langue et de la culture kabyle, très longtemps marginalisées, est très marqué chez l'auteur qui considère

le kabyle comme la langue "des tripes", avec laquelle il a des rapports intimes : "il y a des choses, des sentiments, des musiques que je rendrais infiniment mieux en cette langue qu'en nulle autre".¹⁰ L'auteur a dénoncé cette marginalisation dans une interview accordée à Tahar Djaout : "L'état algérien (...) après un quart de siècle d'indépendance, vit le scandale de ne pas reconnaître comme algérienne une langue parlée en Algérie depuis des millénaires ..."¹¹.

Par ailleurs, du fait que pendant très longtemps, "la langue et la culture berbère sont [restées] maîtresses dans des espaces d'accès difficile, monts, déserts, qui jouent un rôle de refuge (...), le tribut que les berbérophones ont dû alors payer pour maintenir un équilibre a été de restreindre leurs langues et leurs cultures à un domaine clos, de se couper les uns des autres et surtout de n'avoir pas fait franchir à leurs langues et cultures le seuil de la citadinité."¹² On comprend alors pourquoi pour ces peuples certaines expressions comme "pays arabe", "pays kabyle" peuvent être justifiées dans la mesure où ils ne sont jamais sortis de leurs villages que pour émigrer en France. L'auteur a, en outre, conscience d'une certaine unité de la Berbérie et de ses dialectes dont les héros recherchent les traces dans leurs voyages à travers le Maghreb. Dans *La colline oubliée*, Idir se sent de l'amitié pour les Berbères rifains dont les mœurs et la langue ne sont pas très différents de ceux des Kabyles, et Menach évoque ses amours avec les petites Berbères de la montagne marocaine. Dans *L'opium et le bâton*, Bachir reprend la même quête au Moyen-Atlas marocain, et son aventure avec la belle Itto tire son charme de leur fraternité de langue et de race. Après l'avoir quittée, Bachir pense à elle en ces termes : "c'est en berbère que j'eusse aimé lui dire cela et d'autres choses encore".¹³

Tandis que la langue berbère devient un refuge contre la dépersonnalisation pour ces tribus retranchées dans les montagnes, la langue arabe apparaît comme une langue étrangère même si elle reste la langue de la religion. Dans *Le sommeil du juste*, lorsque le père d'Arezki voit le komisar (l'administrateur), ce dernier lui dit quelque chose en arabe, le père ne répondit pas car il ne comprenait pas cette langue : "l'administrateur se leva de nouveau furieux, baragouina quelque chose"¹⁴. Egalement, quand Slimane, le frère d'Arezki,